

Serge Bouchet de Fareins

Le diable dans le grenier

*Une enfance
en Armorique,
1943-1949*



2^e édition, revue et augmentée

Littérature
et Régions



Bretagne



L'Harmattan

LE DIABLE DANS LE GRENIER

Une enfance en Armorique, 1943-1949

Littérature et régions
Collection dirigée par Christiane Dubosson

Dernières parutions

Forzy Claude, *La saga du Faulx*, 2013.

ROBIN François, *Landerneau Revivra, Une ville en campagne*, 2013.

De Tounens Antoine, *Le pas de l'étoile*, 2013

Égée Pierre, *Camille ou l'amour assassiné*, 2012

Briot Geneviève, *Des cerises en hiver*, 2012

Serge BOUCHET de FAREINS

LE DIABLE DANS LE GRENIER

Une enfance en Armorique, 1943-1949

2^e édition, revue et augmentée

 L'Harmattan

Du même auteur :

- ***Madagascar, île meurtrie***, impressions de campagne d'un capitaine, 1947-1949, L'Harmattan, Paris, 2013.
- ***De l'Ain au Danube***, témoignages de vétérans de la Première Armée Française, L'Harmattan, Paris, 2012.
- ***Vous ne passerez pas !*** La résistance du département de l'Ain à l'invasion austro-prussienne de 1813, essai historique, Éditions « Au cœur de ma plume », Marboz, 2008.
- ***Le diable dans le grenier***, Le Manuscrit, Paris, 2007, *épuisé*.
- ***Fugues et escapades***, nouvelles, contes et poèmes, Le Manuscrit, Paris, 2007, *épuisé*.
- ***Avis de recherche***, pièce de théâtre en 3 actes, Le Manuscrit, Paris, 2006, *épuisé*.
- ***Journet de l'An II***, biographie romancée d'un officier de la Grande Armée de Napoléon Ier ; dessins à la plume d'Agnès du Bellay, Éditions de La Tour Gile, Péronnas, 1992. *Épuisé, réédition, revue et augmentée, prévue en 2014 aux Éditions L'Harmattan.*

© L'Harmattan, 2014

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>

diffusion.harmattan@wanadoo.fr

harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-02659-6

EAN : 9782343026596

*À la mémoire de mon admirable Maman, de mes merveilleux
grands-parents bretons, et de tant d'autres, plus anonymes, mais
tout aussi authentiques, humains et sincères, à qui j'ai tenté de
rendre hommage dans les pages qui suivent :
tous m'ont donné tant d'amour !*

*En hommage à Mademoiselle Rouault,
à qui je dois le goût d'écrire, de jouer avec les mots de notre
incomparable langue française.*

*À mes grands amis de ces temps heureux : le doux Joseph
et sa petite sœur, mes riantes cousines Joelle et Evelyne et aussi
Lionel-le-bien-nommé et la si jolie Armelle, que je n'ai jamais
revus depuis ; à Henri-Paul et Typhaine, que j'ai eu l'immense
émotion de retrouver près d'un demi-siècle plus tard.*

*À Claude, Geoffroy et Olivier, à qui j'ai si souvent rebattu
les oreilles de ces souvenirs qui me sont si précieux.*

*À la belle Bretagne et aux Bretons,
terre et gens de caractère et de courage.*

PROLOGUE

Le plus souvent, les « aiguillons » qui poussent un auteur à écrire sont à la fois le plaisir et le besoin, irréprensible, de créer, puis celui de communiquer avec ses lecteurs. Sans cet indispensable partage, l'aventure serait aussi triste qu'incomplète. Toutefois, concernant le présent ouvrage, le moteur essentiel fut sans aucun doute moins habituel : en effet, il me faut bien l'avouer, il s'est agi d'abord et avant tout d'assouvir un besoin viscéral, qui me « travaillait » depuis des lustres : celui de faire acte de reconnaissance, éternelle, de la part de l'adulte vieillissant que je suis aujourd'hui, envers l'admirable, constante, immense tendresse dont je fus entouré, enfant, par tant de gens merveilleux : grands-parents, oncles et tantes, d'abord (ô combien !) ; mais aussi, plus discrètement sans doute mais tout aussi sincèrement et efficacement : nurses, institutrice, voisins, commerçants du quartier, domestiques, etc. C'est à eux que je dois d'avoir hérité le goût du bonheur simple. Leur spontanéité, leur authenticité et, surtout, leur générosité m'ont façonné ; chacun d'eux m'a enseigné, par l'exemple, combien la vie était belle à qui savait donner ou rendre un sourire.

Ce livre, que j'ai longtemps porté en moi, j'ai voulu – comme le marin revenu, enfin, d'une longue et aventureuse campagne en mer – le déposer à leurs pieds. En hommage, comme un bouquet de fleurs.

Les êtres évoqués, tout comme, souvent, les paysages, les rues, les métiers, sont d'un autre siècle. Il peut même paraître surprenant que, né en 1941, j'aie eu la chance de rencontrer, parmi eux, les tout derniers survivants de leur espèce (comme l'étonnant terre-neuvas *Pied de mât*, rescapé de plusieurs naufrages, du temps de la marine à voile et des interminables campagnes de pêche) ou me trouver témoin de faits, d'attitudes ou de coutumes déjà si lointaines, désuètes, voire totalement oubliées.

Que l'on ne s'y méprenne : il ne s'agit nullement, pour l'auteur que je suis, d'exercer ou infliger au lecteur une morbide nostalgie, pas plus que de se raconter (même si – comment faire autrement ? – le fil d'Ariane de cet ouvrage se trouve être un petit garçon qui, paraît-il, ressemble de près à l'enfant choyé que je fus jadis). Non point, mais, tout simplement, de partager avec vous, amis lecteurs, de belles années de bonheur ; de permettre aux plus jeunes d'imaginer ce que pouvait être le quotidien, pendant et juste après la seconde guerre mondiale, d'un petit garçon de milieu relativement « aisé », dans ce pays d'exception qu'est la Bretagne. Laquelle, alors, pansait ses plaies. De vous faire rencontrer des lieux et, plus encore, des êtres, d'une rare beauté, d'une richesse de caractère

inégalée. D'offrir aux plus anciens un voyage dans le temps où ils retrouveront, avec leurs propres souvenirs, une éternelle jeunesse.

Le choix d'écrire respectueusement *Grand-mère* ou *Grand-père* avec une majuscule est totalement délibéré, afin de marquer leur vraie dimension, et que ce sont eux, en réalité, les personnages centraux, les auteurs muets de cet album de souvenirs heureux.

Celui de ne pas corriger certaines déformations dues au regard d'enfant l'est tout autant. Les authentiques *Briochins*¹ chercheront sans doute en vain le « lac » du Jardin des Plantes : il m'a fallu, l'avouerai-je, constater et admettre un demi-siècle plus tard, – avec quelque amusement, mais aussi un peu d'amertume – qu'il ne s'agissait, en fait, que d'un simple bassin où les cygnes de mes souvenirs n'étaient que cols-verts...

Lecteurs, vous trouverez, je l'espère, quelque plaisir à effectuer à votre tour ce voyage imaginaire : puissiez-vous en avoir autant que j'en ai pris à vous l'écrire.

P.-S. Quiconque croirait se reconnaître dans l'un des personnages de ce livre et m'en laisserait dans l'ignorance ferait preuve, à mon égard, d'une indiscutable méchanceté.

S.B.F

¹ Briochins : habitants de Saint Brieuc, en Côtes d'Armor, naguère Côtes du Nord.

AU CREUX DE L'ARBRE

Je frissonne et remonte le col de mon imper. Tombe une de ces tenaces petites bruines qui ont le don de s'infiltrer partout si désagréablement... Notamment dans le cou.

Derrière moi, Quic-en-Groigné², sentinelle médiévale, veille de son donjon de granit sur la cité malouine endormie au creux de ses remparts. Je presse le pas, courbant l'échine sous l'humidité matinale. Heureusement, la gare n'est pas trop loin. À ma droite se dressent, pantins immobiles, les grues du port. Je songe avec nostalgie à la trouille que j'aurais eue, enfant, à effectuer ce parcours le long des bassins sinistrement sombres, à la terreur que m'auraient inspirée les silhouettes menaçantes des tours métalliques aux longs bras décharnés.

Personne ! La capitale corsaire, bercée par le ressac, rêve de ses gloires lointaines. Je m'engouffre dans la bienfaisante tiédeur de la gare, repère mon quai et vais m'installer dans le compartiment de seconde où ma place est réservée.

Je n'ai emporté qu'un minuscule bagage. Soigneusement rangés, pyjama, affaires de toilette, chandail de secours et cravate « club » s'y côtoient. Je n'ai pas pu me résigner à ôter la noire à dessins moirés, réservée aux seuls enterrements. Toute la journée, il m'a fallu faire preuve de dignité, ne pas craquer ni m'abandonner à mon immense peine devant les autres, toujours, me semble-il, à l'affût de mes faits et gestes. Enfin seul, je peux me laisser aller, sans retenue, au chagrin et verser des larmes comme un enfant. D'ailleurs, n'est-ce pas d'enfance qu'il s'agit ? Et celle-ci n'est-elle pas irrémédiablement perdue avec la mort de ma grand-mère maternelle ? Cette dernière, depuis bien longtemps, ne me considérait-elle pas comme son cinquième fils ? Et, même si cela est foncièrement injuste vis-à-vis de ma mère, n'avais-je pas avec mon aïeule une étroite complicité dont tout autre était exclu ? Comment et pourquoi s'en expliquer, sinon pour sembler s'en excuser et justifier ? Or, l'amour a-t-il à se faire pardonner d'exister ?

À y regarder de plus près, le déchirement, le vide ressenti depuis que Grand-mère m'a quitté n'est-il pas quelque peu égoïste ? Avec elle, n'est-ce pas la meilleure part de moi-même qui s'en va ? Ou bien est-ce que je souffre, sans vouloir me l'avouer, de voir disparaître à tout jamais le dernier témoin de la plus heureuse époque de mon existence ? Il me faudra bien un jour ou l'autre me pencher sur la question, mais, pour l'instant, je ne suis pas mûr pour la psychanalyse. Tenter d'y répondre dérangerait trop mon apparent bien-être, fabriqué de toutes pièces au fil des ans, et qui, en réalité, n'est qu'une fragile citadelle de papier où j'ai enfoui de longue date déceptions, chagrins, rêves brisés...

« Gamé » – c'est ainsi que, tout petit je l'appelais, ne parvenant pas à prononcer le mot « grand-mère » – savait tout, ou presque, de mes peines d'enfant, de mes

² Célèbre tour des remparts de Saint-Malo (Ille et Vilaine)

premières amours, des crises de mysticisme de mon adolescence, des espérances déçues, des idéaux bafoués par la vie. Personne ne me connaissait, ne m'écoutait, ne me consolait mieux qu'elle. Peut-être tout simplement parce que, chargée de remplacer ma mère, elle s'en est acquittée au-delà de toute espérance...

Sa mort est aussi un peu la mienne. Du moins est-ce ainsi que je le ressens, ce qui m'autorise, pour l'instant, à m'apitoyer sur mon sort, bien que cette attitude soit aussi stérile que peu digne.

Impossible de me rappeler avec exactitude la première fois de ma vie que je l'ai vue, c'est si loin. Et j'étais alors si petit... Ma mémoire a-t-elle forgé de toutes pièces une image faite des quelques bribes entendues par la suite ? Je ne saurais dire. Quand j'y songe, je ressens l'impression de me trouver face à de vieilles photos sépia découvertes par hasard au fond du tiroir d'un meuble abandonné. Les personnages y apparaissent encore relativement nets, du moins certains d'entre eux, mais figés dans des attitudes conventionnelles. Le décor, lui, semble moins sûr, flou même...

Un compartiment de deuxième ou peut-être de troisième classe, des banquettes de bois ajouré, de nombreuses valises de couleur sombre – en cuir ? En carton bouilli ? – des paquets soigneusement ficelés qu'un gros homme en sarrau bleu clair, ceinturé d'une large bande de cuir, installait obligeamment dans le filet à bagages... Deux détails insolites reviennent avec une étonnante précision : d'abord, l'unique porte donnant sur la voie — avec, en son milieu, une singulière fenêtre à guillotine inversée qui s'actionnait à l'aide d'une cordelière en tissu brodée d'un monogramme – et aussi, ustensile indispensable, le pot ! Le pot qui trônait au milieu des valises. Pas un objet banal en matière plastique, oh que non ! Mais un bon gros pot en faïence blanche et à discret liseré rose, bien massif, bien lourd, muni d'une grande anse. C'est que les wagons n'étaient pas encore dotés de cabinets, en ce temps-là...

Au milieu de ce bric-à-brac, « Gamé », la soixantaine plus digne qu'alerte, vêtue d'un élégant tailleur et d'un pardessus gris souris, coiffée d'un chapeau à voilette assorti, le regard bleu porcelaine à l'affût de toute anomalie, de tout danger, régentait son petit monde et – aidée de Joséphine, la nurse – le répartissait avec calme et autorité. À savoir Zouzou et ses deux frères, Charles-Henri et Pierre.

Zouzou ! Ce ridicule surnom dont m'avait affublé mon entourage m'a poursuivi durant toute mon enfance et même au-delà. Plusieurs versions voulaient justifier ce vocable lourd à porter. Pour les uns, cela venait de ce que Joséphine, en bonne bressane³ qu'elle était, ponctuait à tout bout de champ ses phrases de fâcheux « Bon

³ Bressan(e) : habitant ou natif de la Bresse

zou ! » Pour d'autres, cela venait de ce qu'elle pressait les aînés, quand elle avait à me mettre au lit, d'« Allez zou ! » appuyés d'une petite tape sur les fesses et de ce que moi, le benjamin, trouvant cela très drôle, je reprenais de ma petite voix flûtée « Zou ! Zou ! ». D'autres enfin en attribuent la paternité à « Petit Pierre » qui, malgré de ne pouvoir dès les premiers mois jouer avec le bébé que j'étais alors, insistait. Et, voulant dire « joujou » prononçait en zozotant « Zouzou »

Peut-être aucune de ces versions n'est-elle la bonne.

Quelle importance, du reste ? Ce surnom m'a longtemps horripilé, puis j'ai fini par m'y habituer, faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

Maman le prononçait avec une telle tendresse ! Ce qui ne lui était pas souvent donné : atteinte, suite aux privations dues à l'occupation allemande, de tuberculose (maladie mortelle avant que le professeur Fleming ne découvre la pénicilline) elle se mourait dans un horrible endroit nommé « sanatorium », séparée de ses enfants chéris qu'elle ne verrait même pas grandir. Petit Pierre et moi étions, heureusement, trop petits pour réaliser. Charles-Henri, âgé de sept ans, se rendait bien compte que se produisaient des événements inhabituels, graves même, et que pour cette raison il fallait partir chez nos grands-parents. Car, en plus, c'était la guerre. Papa était parti une fois de plus se battre. C'était son métier. Tout ce que l'on savait, c'est qu'il se battait quelque part, loin, en Afrique ou en Italie, contre ces sales « Boches⁴. »

Cette dernière pensée m'arrache un faible sourire : ces mêmes « Boches », qu'on nomme maintenant fort poliment les Allemands et avec qui on file le grand amour, ont quand même zigouillé une bonne partie des militaires de ma famille !

Je n'avais alors même pas trois ans et demi. On est bien peu riche de souvenirs à cet âge. De la guerre, ne me restent que quelques flashes fugitifs, authentiques ou édulcorés avec le temps. Quand je tente de me remémorer ces années sombres, je me donne l'impression de feuilleter un vieil album ; ou, plutôt, de vieux, très vieux journaux aux pages écornées et jaunies. La guerre de 1939-1945 se résume, pour moi, à de rares images dont la première a longtemps hanté mes cauchemars d'enfant...

Allongé dans la boue du caniveau, mon père me bâillonnait de sa main puissante et distinguée, tandis qu'au-dessus de nous résonnaient les bottes allemandes. Moi, Zouzou, effrayé, je voulais pleurer, crier. Et papa, ce héros que j'aimais et admirais, sur les genoux de qui j'aimais tant me hisser – « au pas, au trot, au galop ! » – au lieu de me laisser faire ou mieux de me rassurer, de me consoler, ne trouvait rien de mieux que d'étouffer son petit garçon dans cet épouvantable fossé !

⁴ Boches : surnom péjoratif donné alors aux Allemands

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris : mes pleurs et mes cris ont bien failli perdre ce père adulé, héroïque et obscure figure de la Résistance active, ce jour-là porteur d'ordres d'importance aux maquis cachés dans ses bois.

La seconde image est plus plaisante...

. Devant le petit portail blanc, à l'entrée de la propriété familiale, une énorme machine ornée d'une étoile blanche commença à s'engager. Le passage se montrait trop étroit et, fort heureusement, l'appareil, qui ressemblait à une énorme casserole, stoppa à quelques centimètres des séculaires piliers de pierre. Le manche se releva un peu, puis le couvercle se souleva, laissant apparaître, sortie du trou en haut du monstrueux ustensile, une tête toute noire. De cette figure bizarre, ce qui frappait le plus, c'était l'éclatante blancheur des dents. C'était un *nègre*⁵ ! Zouzou fut saisi d'une sacrée frousse, mais ses petites jambes ne voulaient rien savoir, c'était comme si elles avaient été collées au sol ! Impossible de détalier !

À y regarder de plus près, l'homme tout noir ne semblait pas méchant du tout. En tout cas, ce n'était sûrement pas un ogre, il ne faisait pas de vilaines grimaces pour l'effrayer ; au contraire, il arborait un beau sourire en répétant avec douceur des mots incompréhensibles. Il ne s'agissait sûrement pas d'un *Boche* non plus. Ceux-là, l'enfant savait qu'ils étaient très, très méchants et qu'ils n'aimaient personne. Le bonhomme à la drôle de machine-casserole, là, semblait gentil, lui. Il sortit un peu plus de son trou, puis tendit une large main. Dans sa paume, étrangement claire, brillait un joli papier. Le monsieur, engageant, agita les mandibules et fit « mmmh » tout en se caressant le ventre pour indiquer que c'était une friandise qu'il voulait offrir au petit garçon. Dans le papier, il y avait une petite tablette marron. Ça se mangeait. C'était même rudement bon ! Zouzou n'avait encore jamais mangé de chocolat. Ni vu de *nègre*, avant.

Le troisième souvenir m'apparaît encore plus nettement : ça se passait dans un petit bois...

Un joli petit bois où côtoyaient les écorces argentées des bouleaux et celles brunâtres, cernées d'immenses lianes de lierre, de chênes plusieurs fois centenaires.

Là régnait un faux silence, hanté de toutes sortes de bruissements de la faune sylvestre, de froissements de feuillages aux reflets d'un vert métallique, de craquements de bois sec sur lequel parfois glissait le pas,

⁵ Terme usité autrefois pour désigner un homme de couleur

de mouvements furtifs, étouffés, amortis par la mousse moelleuse. Au bord des layons, les fougères encore perlées de rosée matinale étendaient leurs longs éventails sur des champignons grignotés par les écureuils. Un peu plus loin, sur un tapis de glands et de pommes de pin s'acheminait, tranquille, un hérisson amoureux.

Pour parvenir ici, Zouzou et son papa avaient d'abord longé un de ces nombreux chemins de terre bordés d'étangs, typiques de la Dombes. Au loin, à peine caché par les grands joncs, un héron cendré admirait l'orgueilleux écho de son image dans l'onde troublée par quelques bleues libellules.

Canards sauvages et foulques, peu habitués à se voir déranger, s'étaient envolés à leur approche, puis reposés plus loin dans un grand clapotis ; de temps à autre, un râle d'eau s'était enfui devant eux, en un froufroutement de vieille coquette, tandis que d'énormes carpes s'étaient ingénérées à faire des prouesses de saut en hauteur.

Le petit garçon était heureux de gambader, sa petite menotte dans celle de son papa. Pour mieux extérioriser son contentement, il gazouillait, comme les mésanges bleues et les rouges-gorges. À la grande exaspération de son entourage, Zouzou était né irrémédiablement bavard. Pour l'instant, il s'imaginait être une sorte de Petit Poucet, mais avec un papa gentil qui, lui, ne l'abandonnerait jamais au fond des bois à la merci des ogres. D'ailleurs, ça ne risquait pas qu'un ogre s'aventurât par ici : Papa lui casserait joliment la figure !

On avait pénétré dans un layon plus étroit, bordé de ronces et de branches mortes, puis s'était soudain arrêté au pied d'un immense chêne qui, roi des lieux, semblait monter la garde sur son domaine. Sous une des branches basses béait une assez large cavité. L'adulte ramassa un bout de bois et l'introduisit dans le trou, jusqu'à sentir une résistance ; puis plongea la main dans l'orifice, écarta la mousse et les feuilles qui en tapissaient le fond, et en extirpa une boîte métallique... Comme celle où Odette, la cuisinière, rangeait le sucre et sur laquelle on voyait gambader un poulain. La boîte de l'arbre, elle, n'avait plus d'image dessus, mais était bizarrement entourée de sparadrap. Drôle d'idée ! Papa ôta le pansement et prit un papier dans la boîte. Puis, après l'avoir lu, sortit son briquet à essence et y mit le feu. La feuille se recroquevilla vite en une fine cendre noire. Dommage, Zouzou aurait bien aimé voir ce qui était dessiné dessus. Il ne savait pas encore lire, il était bien trop petit. Pierre, son cadet, savait tout juste ses lettres.

De dessous les champignons entassés au fond de son panier, Papa tira une enveloppe marron clair qu'il plaça, à la place du papier brûlé, dans la

boîte. Puis il enfouit celle-ci au fond de sa cachette et la recouvrit de mousse et de feuilles. Se tournant vers l'enfant, il s'en expliqua ainsi:

—Tu vois, j'ai mis dans cette enveloppe quelques sous pour le bûcheron qui doit nous préparer du bois pour cet hiver. Bien sûr, cela eut été plus simple de les lui porter à sa cabane. Seulement voilà : c'est un vieil homme très pauvre, mais qui a sa fierté ; ça l'aurait beaucoup gêné. Alors, ce sera un secret.

Zouzou avait entendu Charles-Henri menacer Pierrot de lui couper la langue si jamais il trahissait un de leurs nombreux secrets. Il ne voulait surtout pas risquer ce terrible supplice ! Gourmand et bavard comme il l'était, il en avait bien trop besoin, de sa langue...

Plusieurs années plus tard, quand au dortoir du collège je lisais, en cachette sous mes draps, à la lueur d'une faible lampe à piles, les romans de Peter Cheney – interdits, quoique si inoffensifs – ou encore les mémoires du Colonel Rémy, j'imaginai mon père comme un super Lemmy Caution... Militaire. Avec plein de décorations, en plus. Puis, je finis par comprendre à quel point il s'était risqué pour la libération de la France.

L'HOMME AU LOUP

Le confort des autorails et des trains, me dis-je in petto, a heureusement évolué depuis l'époque lointaine où notre grand-mère, accompagnée de Joséphine, nous emmenait, mes frères et moi, en Bretagne, à Saint Brienc.

Saint Brienc, ma ville ! Pour mon entourage lyonnais, l'engouement affectueux que je nourris depuis l'enfance pour cette morne préfecture de province, où si souvent sévit le crachin, demeure un mystère, voire un trait de débilité mentale. De plus, je ne devrais pas en garder un souvenir attendri, de ces années de guerre et d'après-guerre, dans cette triste cité, au milieu d'un couple déjà âgé, loin de mes parents et rapidement séparé de mes frères. À croire, pense-t-on sans doute, que je me suis fichu comme du tiers et du quart de cette séparation et que, égoïstement enfermé dans mon confortable cocon, je m'y suis bâti un univers bien à moi, bien protégé. Honnêtement, il y a sûrement une part de vrai, mais n'est-ce pas le privilège de l'enfance que de vivre d'abord pour soi ? Et si je tiens tant au culte de ces souvenirs, n'est-ce pas non plus par souci de reconnaissance à l'endroit de mes merveilleux grands-parents : ceux-ci ont rempli leur mission avec tant de conscience et d'affection que, loin d'être traumatisantes, ces années de séparation d'avec les miens sont restées au contraire parmi les plus belles de mon existence. Au point d'avoir été longtemps tenaillé par le besoin de les raconter, de les partager avec autrui.

Comment expliquer au reste du monde combien la Bretagne est devenue ma terre, les Bretons, mon peuple ? Ma famille bretonne m'a, tout petit, si admirablement intégré que je me suis accaparé le tout : la Bretagne, chérie comme une maîtresse et le clan, refuge-digue contre les tempêtes de l'existence.

Aujourd'hui décidé à raconter « mon » Saint Brienc, il faut d'abord que j'invite le lecteur à entrer dans « ma » maison, afin qu'il s'y sente à l'aise, qu'il ressente les parfums, les odeurs, la douce patine du bois des meubles, le soyeux murmure des rideaux dans les plis desquels la bise matinale jouait à cache-cache, le silence feutré d'une maison de sexagénaires soudain déchiré par la voix flûtée d'un enfant-roi. Oui, il faut la leur faire visiter et aimer, afin qu'eux aussi puissent en ressentir et apprécier les mystères et la rassurante douceur...

Les grands-parents occupaient, quartier Saint Michel, une maison de granit à deux étages. Extérieurement, la demeure n'offrait aucun cachet, semblait peu grande. La porte d'entrée elle-même paraissait plutôt petite : on y accédait par un étroit perron à quatre ou cinq marches. Les retraites, y compris celles d'officier n'atteignaient guère de sommets à cette époque, tant s'en faut ! Le colonel Louis-Arthur de Kerguelen, rameau d'une très ancienne lignée de tradition militaire, ne possédait aucune fortune personnelle : la Révolution, après avoir guillotiné ou déporté pères et mères, massacré les fils – pour la plupart aux côtés des

plus grands chefs chouans – avait incendié les propriétés, ruinant ainsi définitivement la famille. Sa femme, quant à elle, était issue d’une très honorable famille de hauts magistrats et de marins, dont la fortune, importante, fut fortement éprouvée par le crash de 1929, la banqueroute du Canal de Panama et les emprunts russes.

Leur demeure, loin d’offrir un luxe tapageur, revêtait un aspect plutôt bourgeois, simple et sans prétention, d’une discrétion de bon aloi. D’ailleurs, dans cette rue, les maisons se ressemblaient peu ou prou et affichaient toutes ou presque cette même sérénité. Presque chacune possédait un jardinet – un *jardin de curé*, disait-on – clos de hauts murs le long desquels mûrissaient en un tranquille côtoïement louises-bonnes, épines de Mas, reinettes et Beurré du Comice. Le colonel cultivait avec amour et art son verger miniature, au milieu duquel s’épanouissaient, bordés de buis nains, des rosiers buissons aux fleurs magnifiques, divinement parfumées, et un superbe camélia rouge, objets des soins les plus attentifs, quasi affectueux.

Intérieurement, la maison se montrait en définitive plus spacieuse qu’il n’y paraissait du dehors. Meublée avec simplicité – pas toujours avec bon goût – elle assurait un confort relatif, sans prétention et rassurant.

L’entrée, bien que peu large, présentait un aspect feutré et accueillant. Sans doute était-elle un peu trop sombre, mais cela lui conférait un aspect modeste et réservé qui mettait le visiteur en confiance. De part et d’autre du vestibule, une banquette rustique à dossier droit et un très ancien coffre en châtaignier, aux rosaces typiquement bretonnes, se faisaient vis-à-vis. Au creux de ce vénérable coffre tout simple, plusieurs fois séculaire, fleurant bon la cire et les légendes d’autrefois, s’entassaient, irrévérencieux, vieux journaux, pelotes de ficelles et boîtes de cirage.

L’enfant aimait à s’y asseoir : balançant ses petites jambes – pas trop fort, afin de ne pas écorcher le vieux meuble avec ses galoches ! – il se plaisait à imaginer que celui-ci lui contait ses secrets, tandis que sa petite main en caressait le bois poli par les ans. Qu’il avait dû, ce coffre, entendre jadis, à la veillée, de récits de fées, de korrigans, de tempêtes et de naufrages !

Ce confident des joies et des peines d’enfant trône aujourd’hui dans mon salon : qu’il ait ou non une quelconque valeur marchande (ce dont je doute fort) m’indiffère totalement. En revanche, sachez-le, mon vieux compagnon de bois sourit quand ma main s’attarde, complice et tendre, sur ses vieilles blessures.

Au milieu du couloir, entre la porte de la salle à manger et la montée d'escalier, s'imposait la masse sombre, froide, hautaine et massive, d'un buffet du Finistère où l'on rangeait la vaisselle.

Sur la gauche s'ouvraient deux portes : la première donnait sur le « grand salon », la seconde sur la salle à manger. Les deux pièces n'étaient séparées que par une grande porte vitrée à plusieurs battants que l'on ouvrait et repliait, si besoin était, les jours de réception.

Ces jours-là, plus encore que les autres, l'enfant Zouzou devait, avant tout le monde, prendre son repas à la cuisine et aller jouer silencieusement dans sa chambre. Ou, pis, prendre un bain, laisser Joséphine lui enfiler ce satané costume marin, appliquer de la gomina sur ses épis, et lui intimer d'attendre qu'on le convie à poliment se laisser embrasser par de vieilles dames – plus tard, ce serait le baise-main qu'il faudrait ne surtout pas oublier ! –, se laisser tapoter la joue avec condescendance par des messieurs à moustache grise et devoir, pour épater la galerie et flatter la vanité de sa grand-mère, dire une poésie ou réciter une fable.

Mais puisqu'on parle de la cuisine, où j'étais si souvent fourré (ah, les casseroles à lécher, quelle aubaine !), autant que je vous la fasse visiter tout de suite, non ?

Toute en longueur, la cuisine faisait face au « grand » salon⁶. Une haute fenêtre donnant sur la rue l'éclairait, où des rideaux à carreaux vichy protégeaient le domaine de Blanche des regards indiscrets. Au centre de la pièce, quatre chaises pailées entouraient une grande table rustique, toute simple, recouverte d'une toile cirée à carreaux. Contre le mur de gauche, à la peinture laquée bleu ciel, une massive armoire cachait plats et provisions ; en face, au-dessus de l'évier en grès au massif robinet de laiton, une étagère accueillait boîtes à épices, moulin à café et énorme réveille-matin. À côté, une large planche au fronton en accolade, piquée de nombreux pitons, permettait d'accrocher poêles et casseroles. À droite trônait la cuisinière, magnifique monstre de fonte noire aux cuivres rutilants, sur laquelle, à toute heure, chauffait un coquemar⁷. Suspendu au bastingage de cet énorme vaisseau culinaire, le pique-feu que Blanche plantait au milieu des ronds concentriques, comme au centre d'une cible. Sur une petite table peinte en blanc, un modeste réchaud à gaz *deux feux*, utilisé essentiellement pour le petit-déjeuner. Le maître de céans y faisait, tous les matins, griller son pain. Calciner serait

⁶ lequel, en réalité, avait une superficie très modeste

⁷ terme lyonnais désignant une bouilloire

plus juste, car il mettait un malin plaisir à laisser la croûte se transformer en un infâme charbon qu'il s'ingéniait à gratter avec un vieux couteau. Du coup, la cuisine empestait le brûlé, au grand dam de Blanche. Ce à quoi le colonel remédiait en ouvrant généreusement la fenêtre, hiver comme été, ajoutant qu'au moins ça donnait une bonne raison d'aérer l'antre de la vieille fille. Ce en quoi il n'avait pas tort...

La cuisine, c'était un endroit privilégié, où Zouzou était bien souvent fourré dans les pattes de la cuisinière, goûtant la pâte à gâteaux, léchant la cuillère de la mousse au chocolat, chapardant un biscuit, lapant goulûment un bol de lait tout en écoutant la fraîche Joséphine lui raconter une histoire. Blanche n'aimait guère devoir supporter le gosse dans son royaume, mais le moyen de faire autrement si « Zéphine » l'y aidait ? Car, alors, il n'y aurait plus eu personne pour surveiller ce petit garnement.

Juste après la cuisine, un bel escalier en chêne, à balustres ouvragés, menait à l'étage. La rampe, à son départ, était ornée d'une grosse boule plus sombre que le reste. Sur le palier, un plateau de cuivre marocain exposait une étrange théière, ciselée et incrustée d'arabesques en argent, posée sur une sorte de brasero. Le nom de samovar ajoutait au mystère de l'objet. L'enfant, quand il montait à l'étage, ne résistait pas au plaisir de lui donner une pichenette pour le seul plaisir d'en entendre tinter le cuivre.

Le premier étage accueillait, à droite du palier, la chambre des maîtres de maison – joutée d'un minuscule cabinet de toilette quasi spartiate que se réservait le colonel –, un petit salon et, face à l'escalier, la chambre du petit garçon, dont la porte était surmontée d'une niche d'où sainte Anne et le bon saint Joseph – tous deux en faïence de Quimper – veillaient sur la maisonnée. Entre ces deux pièces, la salle de bains de « Gamé », dotée d'une vaste baignoire aux robinets en col-de-cygne et d'une coiffeuse-guéridon encombrée d'un tas de pots de crème, poudriers, flacons, brosses et autres trucmuches au mystérieux usage.

Le second étage abritait les trois chambres des oncles et celles des domestiques. Un réduit chichement éclairé par un oeil-de-boeuf et équipé d'une antique table de toilette avec cuvette, broc de faïence, seau et bidet assortis était dévolu à l'usage exclusif de Joséphine et Blanche. L'une des chambres était condamnée, ses volets fermés en permanence, depuis que son titulaire, lieutenant de vingt-deux ans frais émoulu de Saint-Cyr, y avait dormi sa dernière permission avant d'aller, à la tête de sa compagnie, se faire tuer pour la France, quelque part dans les Ardennes.

Peut-être aurais-je dû veiller à ne pas vous emmener à l'étage avant de vous avoir fait les honneurs du salon ? Encore que... Ne fait-on pas visiter la maison avant de revenir boire un « drink » ? Et puis, les souvenirs, ça n'est pas forcément rangé dans le bon ordre, non ? À plus forte raison, ceux extraits d'un album imaginaire... Mais, bon, ce serait quand même plus correct, allons au salon...

Zouzou aimait ce lieu empli de mystérieux souvenirs : tabatières en argent ou en porcelaine, éventails et bonbonnières décorées à la main, figurines d'ivoire au visage grimaçant et aux yeux bridés, poignards berbères à manche de corne et fourreaux damasqués, médailles et décorations de l'Ancien Régime – rassemblés dans une fine vitrine Régence –, portraits de famille cernés de lourds cadres dorés, paysages et marines dont la délicatesse laissait présumer celle des mains graciles de l'aquarelliste... Tous ces jolis objets, dont chacun semblait avoir une ou même plusieurs histoires, l'intriguaient et l'attiraient irrésistiblement.

Plus que les dorures de l'ensemble *Impératrice Eugénie* – fauteuils et canapé à trois places –, que les portraits miniatures de jolies dames dont l'une ressemblait tant à sa maman, plus encore que le grand et superbe yatagan⁸ au fourreau d'argent gravé de versets du Coran et de têtes de léopard, qui, après une tumultueuse ère de gloire, reposait sur la commode Louis XV entre deux chimères chinoises, ce qui l'attirait le plus, c'était le portrait, au-dessus du piano, de *l'Homme au loup* : les traits mâles, le regard franc d'un bleu presque insoutenable, le visage ovale au menton volontaire, l'officier y était représenté en pied, engoncé dans un superbe uniforme blanc aux revers et retroussis bleu-roi, boutonné d'argent et garni d'épaulettes en fils d'argent. De longues bottes noires lui montaient bien au-dessus des genoux, à la mousquetaire. Coiffé d'un tricorne noir orné d'une cocarde blanche posée en losange, il tenait fermement, de la main gauche, un large sabre à l'imposante garde incrustée d'un rubis. Était-il gaucher ? Avait-il été blessé à la main droite ? Personne n'avait jamais réussi à élucider ce mystère... La dextre négligemment posée sur un livre à reliure de maroquin rouge où – qui sait ? – se trouvait peut-être écrite son histoire, *l'Homme au loup* semblait contempler le lointain.

Grand-père racontait – il racontait si bien ! – que le monsieur du tableau vivait il y a longtemps, très longtemps, au temps où régnait sur la France un roi très beau nommé Louis-le-Bien-Aimé...

⁸ yatagan : sabre courbe oriental

Charles-Emmanuel, comte de Kerguëlenen, vicomte de Kerdruël et de Scaër, possédait aux fins fonds du Morbihan, non loin du Lézardeau, un petit manoir d'où il étendait justice et équité sur ses gens. Proche d'eux, il les aimait, les respectait, les protégeait et se voyait payer en retour d'une estime et d'une fidélité à toute épreuve. N'importe lequel des ses paysans se serait fait hacher menu plutôt que de risquer de lui nuire en quoi que ce fût. Chacun admirait le seigneur, sa piété, sa bonté et son courage. Ne disait-on pas que, tout jeune homme, alors qu'il caracolait à la tête de son régiment, le Royal-Anjou, aux côtés de Maurice de Saxe, ce fut lui, et non le maréchal, qui lança aux Anglais de tirer les premiers ? Ce qui ne manquait pas de laisser l'enfant perplexe : il y avait sûrement erreur, quelle idée saugrenue de lancer aux autres – qui devaient être de sales *Boches*, là aussi on se trompait – de tirer les premiers ! Il fallait être fou ! Zouzou, lui, n'aurait sûrement pas attendu que les autres sagouins attaquent...

Charles-Emmanuel s'était, toute sa vie durant, conduit en valeureux gentilhomme. Un jour qu'il chevauchait tranquillement sur ses terres, son braque préféré gambadant à ses côtés, il vit venir au loin un groupe d'hommes armés de fourches, de pieux, de faux. Il piqua des deux et stoppa sa monture à quelques pas de la petite armée :

– Holà, mes bons, serait-ce à moi que vous en voulez ? Auquel cas vous allez pâtir de ma rapière !

– Oh, dame, non, not'maître !

Ils paraissaient tous effrayés.

– Que se passe-t-il donc ? Vous me semblez bien en frayeur...

– Las, not'maître, c'est rapport à ce mauvais loup gris qui ravage nos bêtes et s'en prend même aux bergers, commença à expliquer un grand échalas armé d'une longue pique.

– L'a navré le maître valet à M'sieu l'comte de Karadec, qu'est défunt c'te nuit dans les pires douleurs, ajouta un gros homme vêtu d'un tablier de forgeron et armé d'une faux emmanchée.

Le curé, qui les accompagnait armé de son seul crucifix, s'avança à son tour et précisa, accablé :

– Dame oui, Monsieur le comte, quel horrible malheur ! Un si brave homme ! Et père de quatre petits enfants, quelle tristesse...

– Par sainte Anne, notre patronne, il ne sera pas dit qu'un Kerguëlenen ait laissé ses gens sans secours ! A-t-on vu cette mauvaise bête par ici ?

– Ma foué, not'maître, le gars à la Marie Lainé l'a aperçu non loin du Bois des Pendus, ce tantôt.

– Hum ! Le Bois des Pendus, dis-tu ?

– Dame oui, not'maître.

Le Bois de Pendus était, dans l'esprit de la plupart, un lieu maudit chargé de légendes plus effrayantes les unes que les autres. Ne disait-on pas que les korrigans s'y réfugiaient et que les sorcières s'y rassemblaient les nuits de pleine lune, pour, lors de sabbats effrénés, s'y accoupler avec le diable ?

– Bien, allons-y... Qu'on avertisse Le Moal de nous y rejoindre au plus vite avec les chiens et du monde.

Yannick Le Moal, son maître piqueux, connaissait son affaire : il saurait les rejoindre avec la meute.

Les pauvres manants, eux, n'en menaient pas large :

– Mais, M'sieu l'comte...

– Quoi donc ?

– Le Bois des Pendus...

– Eh bien ?

– Faut pas y aller, même le jour...

– Balivernes que ces antiques croyances !

– Ce lieu est maudit, not'maître, il porte le malheur !

– Fi, vous dis-je ! A-t-on déjà vu un Kerguëlenen reculer devant des racontars de bonne femme ?

– Dame non, not'maître ! Mais le Bois des Pendus, quand même...

– Ne vaudrait-il pas mieux... commença timidement le prêtre.

– Assez bavassé ! Si vous craignez tant, j'irai seul.

Éperonnant son bai brun⁹, Charles-Emmanuel s'élança au creux du bois tandis que tous se signaient, apeurés...

Le Moal dut abattre le pur-sang rendu fou par les horribles morsures. Les chiens hurlaient à la mort près des corps enchevêtrés de la bête féroce et du comte. Celui-ci, désarçonné, affreusement blessé, avait juste eu le temps de tirer sa dague et d'en frapper le fauve qui, en expirant, avait continué à le déchirer de ses crocs.

À la commissure de la gueule, une bave blanchâtre écumait : le loup était enragé.

Charles-Emmanuel de Kerguëlenen rendit l'âme quelques heures plus tard, après une horrible agonie, pleuré de ses gens qui tous l'adoraient. Ils érigèrent de leur main, à son intention, un mausolée de granit rose surmonté, en haut-relief, d'un loup agonisant transpercé d'une dague en plein cœur. Au-dessous, ils gravèrent la devise fièrement portée par cette

⁹Bai brun : terme d'équitation et de vénerie, désigne un cheval à la robe uniformément noire

noble famille depuis les Croisades : « Nul, fors Dieu, ne crains ». Les Kerguélenen furent, depuis, autorisés à ajouter à leur blason un chef de sinople « *au loup de sable, armé et lampassé de gueules, navré d'une dague d'argent* ».

Aux heures terribles de la Révolution, les plus sanguinaires des Bleus eux-mêmes n'osèrent abattre l'édifice, hommage du peuple au courage, et se contentèrent de marteler les armoiries de *l'Homme au loup*.